

COntEXTES

Revue de sociologie de la littérature

Notes de lecture

Brix, contre la modernité

Compte rendu de Brix (Michel), *L'Entonnoir, ou les Tribulations de la littérature à l'ère de la modernité*, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 2013.

FANNY LORENT

Entrées d'index

Mots-clés : Modernité, Valeur, Autoréférentialité, Mimésis

Texte intégral

Pourquoi les époques de Louis XIV ou de Louis XV n'ont-elles pas vu figurer de Roland Barthes parmi les confrères de Racine et de Voltaire ? Cette question entraîne d'autres, qui viennent spontanément à l'esprit : comment expliquer qu'avant la période contemporaine, les auteurs n'ont jamais fait état, vis-à-vis de leur art, du scepticisme qui nous est si familier aujourd'hui ? (p. 12)

- 1 Au début de l'ouvrage de Michel Brix, ces quelques lignes séduisent tant par leur ton joyeux légèrement absurde que par les perspectives qu'elles ouvrent – en tous les cas, elles intriguent. Mais très vite, le lecteur se rend compte que ces questions ne sont que le prétexte à un propos polémique : près de cinquante ans après la querelle Barthes/Picard, *L'Entonnoir ou les Tribulations de la littérature à l'ère de la modernité*, aurait très bien pu afficher un titre moins sibyllin : *Contre la modernité*. Contre Flaubert et Barthes, pourrait-on également proposer. Cibles préférées de Michel Brix, les deux auteurs semblent cristalliser la *doxa* moderniste, résumée en ces mots par l'auteur : « l'art ne sert à rien d'autre qu'à faire admirer l'art lui-même, [...] celui-ci n'a pour but que de briller et [...] "l'utilisation" de la littérature au service de tout autre objectif (un objectif d'enseignement moral par exemple) revient à dévaloriser l'art » (p. 12). *Madame Bovary* inaugure ainsi la thèse de l'autotélisme de l'art, qui résulte

des apories de la *mimésis*, elles-mêmes maintes fois pointées par Barthes – notamment dans son célèbre article « L'effet de réel ». Cet « art pour l'art » prend sa source, aux yeux de Michel Brix, dans une idée neuve, que les écrivains modernes ont été les premiers à devoir affronter : « l'idée que la littérature est mortelle, qu'elle est même en danger de disparaître, que les écrivains ne sont plus indispensables, et que la société pourrait subsister sans eux » (p. 14). Et c'est la photographie qui aurait ébranlé la confiance des écrivains et la tranquillité de la littérature : accaparant à elle seule le pouvoir de représenter le monde, elle supprime dès lors la peinture mais aussi la littérature, toutes deux devenues inutiles. De là – en étendant une explication qui vaut généralement pour le domaine des arts plastiques – Michel Brix considère que la littérature n'eut d'autre choix que de se retourner sur elle-même : si la littérature ne peut plus parler du monde, elle parlera d'elle-même. En ce sens, les écrivains modernes ont voulu défendre la littérature, la sauver du naufrage, « la protéger contre le risque qu'elle disparaisse » (p.15). Mais, et c'est là que le bât blesse, cette stratégie n'est pas sans « dégâts collatéraux » : « la modernité a fait entrer l'art d'écrire dans une impasse dont la littérature ne semble pas parvenir à s'extraire et qui semble même s'être resserrée, au fur et à mesure que mouraient [...] les survivants égarés de l'«Ancien Régime littéraire» » (p. 15). L'image de l'entonnoir se trouve ainsi justifiée : la littérature, n'ayant d'autre objet qu'elle-même, fonctionnant en vase clos – l'auteur multiplie les charges contre la théorie de l'intertextualité –, refusant de s'ouvrir au monde, n'a d'autre destin que de se réduire à une peau de chagrin, jusqu'à l'étranglement.

- 2 Le deuxième chapitre de *L'Entonnoir...* s'attache à approfondir et justifier cette thèse qui fait de la révolution photographique l'origine de la modernité et s'ouvre également à « un nouveau péril » (p. 50) : le cinéma. Quant à l'effet funeste de ces deux nouveaux médiums, le constat est sans appel : « on observe en effet que l'image et les techniques numériques empiètent chaque jour sur le domaine des lettres, en allant bien au-delà des terres brûlées de la fiction en prose » (p. 53). Le roman n'est pas le seul menacé : les caméras des téléphones portables remplaceront bientôt l'autobiographie et les films de Michael Moore risquent d'évincer toute pratique de l'essai. Et la réponse que la modernité a opposée à ces tristes dangers semble avoir, finalement, signé son véritable arrêt de mort : la suite de l'ouvrage de Michel Brix en fera ainsi le procès, de *Bouvard et Pécuchet* à la Nouvelle Critique (la rhétorique choisie par l'auteur ne permet pas de douter : « on appellera à la barre ... », etc.). Sur le banc des accusés : entre autres, l'Université. Celle d'aujourd'hui, qui délaisse l'histoire littéraire pour faire la liste des métalepses, parabases, *ekphrasis* dans l'œuvre de Balzac, au lieu de « faire la lumière » (p. 67) sur ses domiciles parisiens. Nostalgique de la vieille Sorbonne, Michel Brix regrette que la critique moderne ne fasse qu'aveugler les étudiants en lettres sur les *vraies* questions : « dans quelle mesure cette œuvre peut-elle nous être profitable ? en quoi nous aide-t-elle à vivre ? » (p. 68). La modernité critique, avec la complicité de l'Université, aurait ainsi mené au divorce de la littérature et du public, du *grand public* : « Et le lecteur en cette affaire ? Bien à plaindre, il n'est plus là que pour applaudir, se prosterner et saluer l'apothéose de l'écrivain » (p. 80). « La mort de l'auteur » proclamée par Barthes ne ferait ainsi que masquer une vérité tout autre : « [L'écrivain] manifeste par l'écriture sa supériorité vis-à-vis d'un monde réputé médiocre et vil » (p. 80). On peut louer l'originalité des

interprétations de Michel Brix, mais il est également possible de se souvenir d'une petite phrase de Barthes dont l'auteur ne semble pas faire grand cas : « La naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur »... Comme attendu, c'est encore Flaubert qui apparaît en tête de ces écrivains qui ont voulu « enlever la parole aux lecteurs » et « annihiler par avance la possibilité d'un dialogue avec ces derniers » (p. 107). L'attaque ne s'arrête pas en si bon chemin : si le lecteur est chassé de ces romans modernes, si ceux-ci ne parlent plus que de l'auteur et rien qu'à l'auteur, c'est parce qu'ils se « caractérisent tous par un même déficit d'imagination, une même impuissance à inventer des personnages et des péripéties » (p. 91). L'auteur prend ici l'exemple de Siri Hustvedt, épouse de Paul Auster, qui « essor[e] jusqu'à la dernière goutte » ses souvenirs personnels pour « lui permettre de construire tant bien que mal quelque chose qui se rapproche du récit » (p. 94), au point de venir inquiéter sérieusement son entourage lorsqu'elle raconte, dans *Un été sans les hommes*, l'histoire d'une jeune femme écrivain quittée par son mari. Si le couple Auster et Robbe-Grillet, pour ne citer qu'eux, sont lourdement condamnés par Michel Brix, c'est la littérature populaire qui trouve aujourd'hui grâce à ses yeux, à travers ceux-là même, à l'instar de J. K. Rowling, qui se « montrent les moins indignes de leurs glorieux prédécesseurs des XVIII^e et XIX^e siècle » (p. 96).

- 3 La solution proposée par Michel Brix ne surprend guère. L'auteur entend revenir aux « bienfaits de la littérature », c'est-à-dire à l'art qui « est utile et distrait en même temps » (p. 109). La Fontaine, Balzac, Aristote, Montaigne, Sainte-Beuve sont évoqués en vrac pour soutenir cette image du livre-trésor, plein de ressources – de morales – pour nous aider dans la conduite quotidienne de notre vie. « Sa Majesté l'Écriture » (p. 23) ne peut être la fin ultime du roman, l'œuvre doit être ouverte sur le monde, et doit « m'indiquer comment faire pour vivre mieux » (p. 123). Les titres des deux derniers chapitres de l'ouvrage parlent d'eux-mêmes – « Littérature, morale et civilisation » et « Littérature et vérité » –, même si l'auteur prend soin de distinguer – vainement ? – les « moralistes » des « moralisateurs » : l'écrivain doit idéalement apporter un surplus d'âme à son lecteur, ou du moins, un « profit moral ou une élévation intellectuelle » (p. 141). Ce n'est qu'ainsi que la littérature pourra retrouver une vertu pédagogique, depuis longtemps perdue : le héros du roman doit susciter l'admiration des enfants, pour que ceux-ci, naturellement, fassent de leur vie le calque de celle du personnage aimé. À la fin de cet avant-dernier chapitre, l'auteur révèle enfin les soubassements idéologiques – qui n'avaient échappé à personne – qui sous-tendent ces assauts répétés contre la modernité : « La littérature, en fait, est l'objet aujourd'hui de remises en question qu'on adresse aussi, parallèlement, à l'amour (en tout cas à l'amour défini par Rousseau, celui qui a pour finalité le mariage et la famille) et à la religion » (p. 156). Le « plaisir du texte » de Barthes serait dès lors le correspondant critique du libertinage amoureux... et l'incarnation même de tous les dangers de ce péché parmi les péchés ! La littérature moderne – affaire perverse – ne mène qu'à la jouissance, bien éloignée du véritable et honnête bonheur. Le dernier chapitre du livre, dans la même veine que le précédent, insiste sur l'idée qu'il est mortifère de dénier à la littérature toute valeur de vérité. Si on ne reconnaît à l'écrivain aucune authenticité à ses propos, on lui retire également toute possibilité d'instruire son public. L'auteur s'offusque alors de la légèreté dont font preuve certains écrivains modernes, à l'instar de Robbe-Grillet, qui répond par l'ironie à toute question sérieuse sur les

enseignements de la littérature : « l'auteur ne voulait laisser passer aucune occasion de suggérer que la grandeur morale et lui n'avaient rien en commun » (p. 176). Robbe-Grillet manque ainsi de hauteur, il refuse d'assumer l'autorité que lui confère son statut d'écrivain, il déçoit le lecteur en refusant d'être un repère pour lui et pour sa vie. C'est qu'en fait, il fait peu de cas de la littérature, qui est « pour l'auteur des *Gommes* une simple spéculation visant à obtenir gloire et aisance financière, et finalement une préoccupation secondaire, loin derrière l'entretien du parc de son château ou l'assouvissement de ses petites obsessions sexuelles [...] » (p. 177).

- 4 C'est ainsi que ce qui aurait pu être une critique intéressante de la modernité, ou de ce qu'elle est devenue, ou de comment elle a été récupérée – à la manière de *La littérature en péril* de Todorov, dont Michel Brix cite d'ailleurs un passage – se transforme en attaques personnelles, violentes, qui semblent manquer, elles aussi, quelque peu de hauteur. Les élans humanistes du livre – « La littérature [...] nous rattache aux autres : nous nous sentons moins seuls, les livres nous relient à une destinée collective [...] » (p. 110) – se trouvent noyés sous le ton pamphlétaire – à demi assumé – de l'ouvrage, qui appelle à la prise de position. On serait tenté de renvoyer Michel Brix à la réponse que faisait Sollers à Picard, accusant ce dernier d'incarner « l'ordre moral lui-même¹ », mais nous préférons lui adresser une question, qui à nos yeux, a plus d'intérêt que celle qui motive son ouvrage : comment expliquer qu'un moment aussi bref que cette « modernité terroriste » dénoncée ici, quelques années perdues au milieu du XX^e siècle, fassent office de repère inébranlable jusqu'à nos jours ? En d'autres termes : comment expliquer qu'il soit possible, sans incongruité, de confronter *Harry Potter* aux *Gommes*, en balayant de la sorte plus de quarante ans de littérature ? Ou encore : comment expliquer que cette prétendue terreur des années 1960 puisse encore susciter de pareilles haines à l'heure où publie Michel Brix ? Le traumatisme dont semble faire état l'auteur n'est pas neuf et son discours pseudo-libérateur relève plutôt du ressassement, pour ne pas dire du rabâchage. Ainsi nous finirons en rappelant un mot de Christian Bourgois, rédigé pour introduire une version privée, réservée aux « amis de l'éditeur » du « Pourquoi j'aime Barthes » de Robbe-Grillet – texte initialement prononcé au colloque Barthes de Cerisy en 1977 :

On se réjouit depuis des années de la « mort-du-nouveau-roman ». Chaque rentrée nous vaut le même lot d'articles insignifiants sur le retour aux vraies histoires, aux bons personnages qui redonneraient enfin au public l'envie de lire. Et on enterre avec satisfaction le cher Alain Robbe-Grillet, ce Dracula de nos lettres, qui chaque nuit suce le sang des romans et assassine notre belle littérature².

- 5 Une dernière précision : ces lignes datent de l'automne 1978.

Notes

1 *Tel Quel*, n°24, hiver 1966.

2 Ce mot d'introduction a été retranscrit de l'exemplaire privé de Robbe-Grillet, conservé à l'IMEC.

Pour citer cet article

Référence électronique

Fanny Lorent, « Brix, contre la modernité », *COntEXTES* [En ligne], Notes de lecture, mis en ligne le 28 octobre 2014, consulté le 01 novembre 2014. URL : <http://contextes.revues.org/5988>

Auteur

Fanny Lorent

FNRS - Université de Liège

Articles du même auteur

Portrait et imaginaire photographique [Texte intégral]

Cliché et anti-cliché du Nouveau Roman

Paru dans *COntEXTES*, 14 | 2014

Droits d'auteur

© Tous droits réservés